Chronique de la société

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **17 (1943)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions :

1. M. Maurice Bossard, stud. litt., chemin de Rovéréaz 16, Lausanne.
2. M. Jean-Pierre Payot, avenue du Léman 32, Lausanne.

Démissions :

M. S. Payot.

APPEL EN FAVEUR DU BULLETIN

Comme chaque été, nous nous permettons d'adresser à nos membres un pressant appel en faveur du Bulletin. Bien que le coût de son impression ait beaucoup augmenté depuis 1941, le comité a craint qu'en proposant à l'assemblée générale une élévation de la cotisation annuelle il ne provoquât des démissions. Il va sans dire que cette modeste cotisation de fr. 5.— est une bien faible contrepartie pour tout ce que le Bulletin apporte à nos membres. Aussi comptons-nous sur la générosité de tous ceux qui peuvent y ajouter un don en faveur du Bulletin pour nous permettre d'en continuer la publication régulière. Ce don pourra être versé comme précédemment, avec la cotisation annuelle, à notre compte de chèques postaux II. 444.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Cours de M. Henri Guillemin, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, sur *Rousseau à l'Ermitage*, du 8 février au 8 mars 1943.

Dans une récente conférence, M. Guillemin avait évoqué, en un émouvant raccourci, toute la vie de Rousseau. Pour la série de cinq leçons réservée à ses auditeurs de Rumine, il n'en a retenu que deux années, mais deux années capitales, 1756-1757, auxquelles il consacre une étude approfondie, solidement étayée. Mais son propos est le même. C'est de ramener Rousseau devant nous, de scruter ce vieux visage ravagé, de lui faire redire son histoire, en confrontant ce qu'il dit avec ce qu'il ne dit pas, avec ce que d'autres ont dit. Qui est cet homme, qui a tant parlé de lui en bien et en mal, qui n'a cessé de faire le jeu de ses pires détracteurs, et qui ne cesse aujourd'hui encore, dirait-on, de nous tendre des armes en nous montrant le défaut de la cuirasse. Après quoi, le bien qu'il dit de lui à l'air d'une forfanterie, et s'il se trompe, s'il est réticent, nous tous qui n'avouons jamais, l'accusons de ne pas tout dire. De là ce cliché maculé dont chacun tient une copie conforme. « Ils ne verront jamais à ma place que le Jean-Jacques qu'ils se sont fait selon leur cœur pour le haïr tout à leur aise ; (...) ce n'est pas moi qu'ils voient ainsi. » Le connaîtrons-nous jamais tel qu'il fut vraiment, tel qu'en lui-même enfin... « Tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, dit Rousseau dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, et mon tour viendra

tôt ou tard. » C'est pour hâter ce moment que M. Henri Guillemin poursuit la vigoureuse campagne qu'on lui voit mener chez nous, et dont son cours de Lausanne fut un des actes les plus attachants.

M. Guillemin introduit son sujet par l'examen des documents : les *Confessions*, suspectes par définition, et dont tout doit être passé par l'étamine ; les *Mémoires* de Mme d'Epinay, romancés et falsifiés, avec la fidèle collaboration de Grimm et Diderot : donc, aucun crédit ; les *Mémoires* de Marmontel, notamment le chapitre VIII, qui reflètent les opinions de Diderot ; la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, publiée par P.P. Plan. M. Guillemin reproche à P. P. Plan de n'avoir pas consulté les originaux à la Bibliothèque de Neuchâtel. Tout le travail serait à refaire. Tel qu'il est, on fera bien d'en confronter les dates avec la chronologie exacte publiée par M. Courtois dans le tome XV des *Annales de la Société de J.-J. Rousseau*.

Cette mise au point terminée, M. Guillemin s'attache à reconstituer et à faire revivre le double drame de l'Ermitage, la « grande révolution » de la destinée de Rousseau, « la catastrophe qui, comme il le dit dans les *Confessions*, a partagé sa vie en deux parties si différentes ».

Une brève esquisse biographique retrace le chemin sinueux qui mène de Genève à l'Ermitage. Voici les Charmettes, où Jean-Jacques adore ce qu'il brûlera quinze ans après : les sciences et les arts ; voici Lyon, où le précepteur Rousseau joue à l'esprit fort pour plaire à M. de Mably ; voici Venise, témoin des éclats ridicules d'un jeune secrétaire d'ambassade, bouffi de vanité ; Paris, enfin, où Rousseau se pousse, intrigue, dévoré d'ambition et avide de gloire. Et c'est l'été de 1749. Cette route poudreuse de Vincennes, où, lisant le *Mercure*, il tombe sur la question de l'Académie de Dijon, est son chemin de Damas. « Année de retournement », dit M. Guillemin. C'est qu'en effet, le mémoire de Dijon n'est pas, comme le croyait Diderot, qu'un brillant exercice oratoire. Pour Rousseau, c'est sa vie même qu'il engage. Que lui ont apporté, moralement, les sciences et les arts ? Qu'apportent-ils à son entourage, à ses amis, à tous ces loups qui s'entre-dévorent pour arriver au succès ?

Mais cette façon de se prendre à son propre jeu indispose fâcheusement les Encyclopédistes, dont le but est précisément l'exaltation de l'esprit humain et de ses créations. La lutte sans merci qu'ils vont livrer à l'apostat s'essaie d'abord en brèves escarmouches, toutes personnelles, comme l'affaire de la pension royale que Rousseau, jaloux de son indépendance, a refusée, à l'indignation de Diderot. Mais bientôt le fond même du conflit apparaît. Certains incidents (défense de l'abbé Petit ; protestation contre des propos impies tenus chez d'Holbach) montrent un Rousseau hérissé contre l'attitude antireligieuse des Encyclopédistes, dont tous les efforts « pour le ramener à ses anciens principes » (d'Holbach *dixit*) restent sans effet. Bien plus, Rousseau qui, au cours d'un séjour à Genève, en 1754, avait fait retour au protestantisme, étaie sa décision d'une profession de foi qui met le comble aux fureurs des holbachiens. Aussi lorsque, un peu plus tard, ils le voient décidé à faire retraite

à l'Ermitage pour y méditer à loisir, donc pour se soustraire à l'esprit de l'Encyclopédie et se préparer à écrire contre cet esprit dont ils avaient pu le croire un des plus fervents adeptes, ils comprennent que Rousseau est définitivement perdu pour la cause. Cet homme, qui se met au travers de la « grande Révolution de l'esprit humain » est un homme dangereux, un renégat, un traître qu'il faut perdre.

La guerre est décidée. Mais ce n'est pas une guerre ouverte. Le génie incontestable de l'écrivain, ses succès éclatants, feraient échouer une attaque de front. La tactique des ennemis de Rousseau, tactique extrêmement habile, patiente, tenace, consistera à déconsidérer, non pas son œuvre, mais sa personne, à le peindre aux yeux « de l'univers » comme un hypocrite, un ingrat, un misanthrope, enfin à crier au fou jusqu'à acculer le malheureux à l'isolement moral et au désespoir. Cette savante manœuvre ne devait que trop réussir.

Accueilli à Genève avec enthousiasme en 1754, Rousseau avait tout d'abord formé le projet de s'établir dans sa ville natale pour le reste de ses jours. Il a donné, dans ses *Confessions*, les raisons qui l'engagèrent, par la suite, à renoncer à ce dessein. Il y explique en même temps dans quelles circonstances il fut amené à accepter l'offre de Mme d'Epinay. Est-il bien utile, après cela, de chercher d'autres raisons de cette « préférence » de Jean-Jacques pour l'Ermitage ? En revanche, les motifs de Mme d'Epinay demandent quelque éclaircissement. Pourquoi donc tient-elle tant à apprivoiser son « ours » ? C'est, dit M. Guillemin, qu'elle est très fière de voir le grand homme accepter, lui si féru d'indépendance, l'hospitalité de la Chevrette. C'est ensuite qu'elle se croit un talent littéraire qui ne manquera pas de s'épanouir sous l'inspiration du génie... Mais Grimm, à qui sa maîtresse a laissé, jusqu'au dernier jour, tout ignorer de l'accueil amical qu'elle réserve à son ermite, en gardera à l'intrus une solide rancune d'Allemand.

Voilà donc Jean-Jacques installé à l'Ermitage (cinq pièces remises à neuf, cave et grenier, potager d'un arpent et, pour parc, la forêt de Montmorency) en compagnie des « gouverneuses » et « aux grandes huées de la coterie holbachique ».

Ce 9 avril 1756 est, pour nous aussi, une occasion de nous arrêter et de faire le point.

Rousseau va avoir quarante-quatre ans. Où en est-il exactement ? Nous savons, par les *Confessions*, ce qu'il en est de son état de santé précaire et de sa situation matérielle plus que modeste, puisqu'il ne veut pas « dépendre de ses succès ». Il y a un point sur lequel M. Guillemin insiste beaucoup. Il paraît que c'est un point capital. C'est la vie sexuelle de Rousseau. Les *Confessions* nous ont pourtant gâtés sur ce sujet-là. M. Guillemin n'en tient pas moins à nous mener à sa suite dans toutes les venelles de ce labyrinthe obscur et fangeux, que la fessée de Mlle Lambercier, les rares bonnes fortunes de Jean-Jacques, et certains passages souvent cités des *Confessions* marquent de jalons significatifs. Nous y renvoyons le lecteur, puisqu'aussi bien on s'explique aujourd'hui le

plus naturellement du monde devant un jeune auditoire sur des sujets qu'un modeste compte rendu ne peut que laisser entendre.

Toujours est-il que nous trouvons à l'Ermitage un Rousseau à son ordinaire replié sur soi-même, mais dont la réserve laisse voir — comme le dit fortement M. Guillemin — sinon le sens, du moins la peur du péché. Or son siècle, qui a la dérision de beaucoup de choses, a particulièrement celle de la chasteté. Un grief de plus.

Rousseau était parti pour sa solitude campagnarde, la tête pleine de projets. Outre les Institutions politiques, dont il tirera *Le Contrat social*, un *Extrait des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre* et un traité de psychologie : *La Morale sensitive*, il songe déjà à son système d'éducation d'où, quelques années après, sortira l'*Emile*. Ces ouvrages « de pensée » devaient être le fruit de méditations en plein air (« Mon esprit ne va qu'avec mes jambes »). Il réservait aux jours de pluie un ouvrage de cabinet, une besogne de manœuvre, comme il dit, le *Dictionnaire de musique*. Beaux projets pour un ermite. Mais l'ermite s'avise bientôt de la dépendance dans laquelle le tiennent les liens d'amitié et de reconnaissance qui l'attachent à Mme d'Epinay. Puis il y a « le tas de désœuvrés », qui s'en viennent voir le grand homme et prodiguer son temps sans scrupule. Enfin, il y a lui. Les ennuis de sa vie présente, la nostalgie de certaines périodes heureuses et lointaines, le sentiment d'approcher du terme de sa carrière sans avoir vécu selon son cœur, tout cela fait travailler son imagination, au cours de longues promenades solitaires à travers les bois où foisonne la vie capiteuse de juin. D'aimables fantômes se lèvent autour de lui. Il se voit, dit-il, entouré d'un sérail de houris. Adieu les Institutions politiques, le traité de l'éducation et l'abbé de Saint-Pierre !

Mais soudain Jean-Jacques est brutalement ramené sur terre par une crise aiguë de son mal. Des soucis, des tracas domestiques contribuent, pour leur part, à le maintenir loin de ses chimères. Enfin, ce même été, il reçoit de Genève un exemplaire du poème de Voltaire sur le *Désastre de Lisbonne*, et la longue lettre qu'il adresse au poète pour réfuter son amère philosophie est une ardente profession de foi. Voltaire ne répond que quelques mots évasifs, mais il a condamné Rousseau une fois pour toutes.

Ces préoccupations n'ont pas suffi à arracher le pauvre visionnaire à ses trop séduisants fantômes. Mais les formes voluptueuses ont fait place à d'aimables visages, l'amour et l'amitié, Julie et Claire, celles qu'il aurait dû rencontrer, celles qu'il eût aimées. Ces figures s'animent, se mettent à vivre. Bientôt les péripéties s'enchaînent dans un cadre choisi. Mais quoi ? Rousseau romancier ? Ses sévères maximes, ses invectives mordantes contre « les livres efféminés qui respirent l'amour et la mollesse » démenties de sa propre main ! Quelle inconséquence, quelle ironie ! Et quel tollé dans la coterie holbachique ! Mais les images triomphent de la logique. Et Rousseau, emporté par ses rêves, jette sur le papier les premières lettres de son roman, qui n'est encore qu'ébauché dans sa tête, et dont il ignore si jamais il le publiera.

Cependant, ce roman, conçu tout d'abord comme la revanche d'une vie manquée, devient bientôt, dans la pensée de l'auteur, le lieu d'une vaste enquête sociale et psychologique. C'est, dit M. Guillemin, un livre-réponse, un livre-déposition, une parabole. Et en septembre de cette même année 56, Rousseau n'est pas éloigné de considérer cet ouvrage comme un troisième discours. « J'ai changé de moyen, dit-il, mais non pas d'objet. » Le problème central, qu'il va tenter une bonne fois de mettre au net, c'est le problème de l'amour, à la fois sentiment divin et péché. Il faut remarquer, à ce sujet, que les héros de *La Nouvelle Héloïse* ne cessent d'avoir la conscience nette de leurs fautes. Les revendications de l'individu, les droits sacrés de l'amour, ne sont pas dans Rousseau. On ne les lui a attribués que par une sorte de retour de flamme du romantisme personnel qui se réclame de lui.

Les *Confessions* et la *Correspondance* permettent de marquer de loin en loin les étapes de la rédaction de ce roman épistolaire, qui s'intitulera d'abord « Julie », pour ne prendre que plus tard son titre définitif. Les deux premières parties, écrites dans la fièvre de l'inspiration, sans plan nettement conçu, et, avoue l'auteur, « avec un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres », sont terminées vers la Noël, et il les remet à Diderot le 17 janvier 1757. Puis le travail se poursuit. « Le retour du printemps avait redoublé mon tendre délire ». C'est de cette époque que date la célèbre lettre de la Promenade sur le lac (lettre 17 du livre IV).

En 1757, une Julie entièrement achevée, en quatre parties, a existé. Mme d'Houdetot, dans sa première lettre à Rousseau que l'on ait conservée, lui parle de ce roman comme d'une œuvre déjà achevée. Et, au fond, le roman pourrait s'arrêter là. En retraçant pour ses auditeurs les péripéties essentielles de ce long récit, M. Guillemin en soumet les points de crise à une analyse approfondie. Psychologiquement, le moment le plus marquant, celui aussi où l'auteur fait passer dans ses personnages son besoin de rachat, de sublimation de ses propres sentiments, c'est le moment où — non sans peine d'ailleurs — la raison l'emporte sur la passion. Julie d'Etange est d'abord révoltée contre l'autorité paternelle, puis contre les circonstances et contre elle-même. « Dans l'instant où j'étais prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous jurait encore un amour éternel, et je fus menée au temple comme une victime impure qui souille le sacrifice où l'on veut l'immoler. » Mais non. Au moment d'engager solennellement sa foi à M. de Wolmar, elle sent en elle « une révolution subite ». Une puissance inconnue lui montre le devoir. Mais n'est-ce pas s'avancer un peu trop que d'affirmer que Rousseau voit ici l'action de la grâce ? Sur ce soudain revirement de Julie, conjoncture capitale du roman et aspect caractéristique de l'évolution morale de l'auteur, il faut relire les lettres que Mme de Wolmar écrit à Saint-Preux sitôt après son mariage (lettres 18 et 20 de la IIIe partie).

On a beaucoup critiqué, et parfois non sans ironie, l'expérience Wolmar. Comment donc ce brasier devient-il si facilement un petit feu d'appartement ?

On a parfois l'impression que l'auteur nous en conte, remarque M. Guillemin. Vraiment, à certains endroits, ce roman qui était jusque là un grand témoignage humain, sonne faux.

Mais voici la promenade à Meillerie, le retour de nuit sur le lac. C'est la suprême tentation, « le plus grand combat qu'âme humaine ait pu soutenir » écrit Saint-Preux à Mylord Edouard, en lui parlant de la force d'âme de Julie, qu'il admire sans pouvoir s'en montrer digne. A tel point qu'à un moment donné, il n'a vu d'issue à leurs tourments que dans un double suicide. Cependant l'épreuve continue. Seule la mort y pourra mettre un terme. « La vie selon Rousseau, conclut M. Guillemin, est un itinéraire pour notre propre dépassement. »

Cette tragédie, Rousseau va maintenant la jouer au naturel. Voici entrer dans sa vie Elisabeth-Françoise-Sophie d'Houdetot. « Elle vint, je la vis ; j'étais ivre d'amour sans objet... Je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur. » Et pourtant, elle n'était point belle. Outre le portrait que Rousseau lui-même nous en a donné dans les *Confessions*, nous avons là-dessus des témoignages contemporains d'une cruelle précision. De plus, Rousseau l'avait vue à plusieurs reprises déjà sans en être touché. Pourquoi ce jour-là, précisément, ce jour-là seulement où, à cheval et vêtue en homme, elle vient, pour se distraire, faire visite au solitaire de l'Ermitage, enflamme-t-elle le cœur du plus que quadragénaire Rousseau, au point de l'aveugler sur les fatales conséquences de sa passion et sur le parti que ses ennemis ne manqueront pas d'en tirer ? Mme d'Houdetot, avait, comme on le sait, contracté très jeune un mariage de convenance et d'argent, qui, selon les mœurs du temps, la laissait maîtresse de son cœur. On admettait en effet une liaison extra-conjugale, pourvu qu'il s'agît d'un attachement et non d'un caprice. Aussi, pour Mme d'Houdetot, l'adultère commençait-il non à partir de M. d'Houdetot, mais à partir de Saint-Lambert, auquel, d'ailleurs, elle demeura fidèle sa vie durant. Le vertueux Jean-Jacques savait donc à quelle vilaine action risquait de l'entraîner sa funeste passion. Il faut bien dire aussi qu'il n'en fut pas le seul responsable. Installée à Eaubonne pour l'été, elle était venue, sur la demande de Saint-Lambert, qui était aux armées, faire à Rousseau une visite de bon voisinage. Mais ensuite, et bien qu'ayant nettement conscience de ce qui se passait en lui, elle l'invite chez elle, elle l'entraîne à une intimité dont elle goûte le charme sans en voir les dangers.

Jusqu'à quel point cet amour tardif et empoisonné de déceptions, de honte, de soubresauts (ratés de l'instinct, dirait William James), de désirs insatisfaits, répond-il à l'insatiable besoin d'amour, à l'inextinguible soif dont l'âme de Rousseau est tourmentée, et que les personnages imaginaires avec lesquels il voudrait se confondre ne peuvent apaiser ? Jusqu'à quel point la très réelle Sophie d'Houdetot est-elle l'idéale Julie d'Etange ? Rousseau cherche à confondre en lui-même ces deux images. Il voit en Mme d'Houdetot, en dépit des faits,

un ange de pureté : elle vaut mieux que son destin ; elle fait le mal sans s'en rendre compte ; elle aime Dieu sans le connaître. Et la connaissance de ce Dieu, c'est Rousseau lui-même qui va la lui apporter. C'est là l'origine des lettres morales, dont les originaux sont conservés à la Bibliothèque de Neuchâtel, et dont il sortira plus tard, moyennant de discrètes retouches (« ma Sophie » devient « ô mon jeune ami ») de larges fragments de la Profession de foi du vicaire savoyard. Il se joue à ce moment-là dans l'âme de Rousseau un drame poignant. Il veut échapper à ses démons intérieurs, retrouver à travers son amour pour Mme d'Houdetot, un monde de beauté et de pureté qu'il a entrevu autrefois sans jamais y atteindre. Il croit reconnaître en Sophie celle qu'il n'a cessé d'espérer. Pourquoi s'être rencontrés si tard ? Ah ! tout ce qu'ils ont perdu ! Mais enfin, ils se sont retrouvés ; et leur rencontre a pour lui un sens profond.

Quant à elle, ses sentiments ne vont pas si loin. Elle a accueilli sans trop de déplaisir les hommages flatteurs du grand homme. Et puis, n'est-ce pas là l'austère Jean-Jacques, insensible aux séductions du siècle comme aux charmes du sexe ? Elle savoure sa victoire. Enfin, si elle ne lit les lettres morales que d'un œil distrait, les paroles enflammées de Rousseau l'entraînent sur un plan nouveau, lui ouvrent un monde inconnu.

Reste Saint-Lambert. Bien qu'à plus de cent lieues d'Eaubonne et de la Chevrette, il ne tarde pas à apprendre ce qui s'y passe. Tout le monde en effet y est au fait des frasques de l'ermite transformé en galant berger. Et les amis communs font diligence. Grimm, qui accompagne Saint-Lambert en Westphalie, ne perd pas une si belle occasion de nuire à Rousseau et, du même coup, à Mme d'Houdetot dont il a essuyé autrefois les mépris. Mais qui donc l'a renseigné ? « Nous ne restâmes pas longtemps en doute sur la main dont partait le coup », lit-on dans les *Confessions*. Et les soupçons de Rousseau se confirment lorsqu'il apprend par quelles odieuses manœuvres Mme d'Epinay a mis la main sur les lettres que Mme Levasseur ou Thérèse lui apportait les jours où il était à la Chevrette. Or, dans un opuscule publié l'année suivante à Genève, Mme d'Epinay, parlant de sa belle-sœur Mme d'Houdetot sous un nom supposé, dit textuellement : « Quelques billets qui me tombèrent sous la main me firent voir qu'elle avait la tête tournée. » Cependant, Rousseau, de peur de compromettre Mme d'Houdetot ou Thérèse qui lui a rapporté le fait, ne peut faire état de ses certitudes. Il accable Mme d'Epinay de ses « soupçons » et Mme d'Epinay a beau jeu. Echange de billets. Entrevue vaudevillesque. Réconciliation larmoyante. Rien ne manque à cette journée des dupes du 31 août 1757. Pas même l'insinuation hypocrite de Mme d'Epinay — insinuation que Rousseau feint de prendre au sérieux — à savoir que la mauvaise humeur de Saint-Lambert serait due à la crainte de voir l'austère Rousseau faire de Mimi (Mme d'Houdetot) une sainte et la ramener à son mari.

Mais bientôt des faits nouveaux sollicitent les préoccupations de Rousseau. Il sent approcher la catastrophe. Depuis son séjour à l'Ermitage, les holbachiens n'avaient pas désarmé. Diderot surtout n'avait cessé de le harceler

et de se mêler à tout propos de choses qui ne le regardaient pas. « Il n'y a que le méchant qui soit seul », avait-il écrit dans la préface du *Fils naturel* dont il avait envoyé un exemplaire à Rousseau. Celui-ci réagit. Diderot précise ses griefs. Enfin, à la suite d'une visite de Diderot, une réconciliation s'ébauche. Mais Grimm veillait. Ni lui, ni Diderot d'ailleurs n'ont renoncé au dessein de perdre Rousseau dans l'opinion publique. Ils vont être servis par les circonstances, et plus encore par la balourdise étonnante de Jean-Jacques, qui semble se complaire à leurs pièges.

C'est sur le voyage à Genève, où Rousseau refuse d'accompagner Mme d'Epinay, que va se jouer le premier acte du drame. Le drame, il faut le dire, ne vient pas de Mme d'Epinay, qui n'a pas eu l'air de tenir beaucoup à emmener son cher ours. Mais Diderot intervient avec son indiscrétion coutumière ; Mme d'Houdetot, de son côté, craint qu'on n'interprète le refus de Rousseau comme un désir de rester auprès d'elle, et le presse de partir ; Grimm, lui, tisse sa toile : son heure viendra. Et Rousseau ? Rousseau s'agite, se débat, se cabre, dit son fait à Diderot, écrit à Saint-Lambert pour se plaindre de l'insistance de Mme d'Houdetot, enfin (il n'y a que lui pour trouver ça !) se confie à Grimm dans une longue lettre maladroite, courageuse d'ailleurs, mais d'une noire ingratitude à l'endroit de Mme d'Epinay. Il est vrai que le tour de cette lettre s'explique en partie par la rancune que Rousseau garde à ceux qui, croyait-il, avaient un motif inavouable de lui faire faire le voyage de Genève. Il avait appris en effet de Thérèse « qui le tenait du maître d'hôtel, qui le tenait de la femme de chambre » que Mme d'Epinay était enceinte. Joli rôle qu'on allait lui faire jouer là ! Grimm triomphe. Il tient de Rousseau lui-même l'arme empoisonnée qui ne peut manquer son but. Pourvu toutefois que Mme d'Epinay parte sans avoir revu Rousseau. Vite, un billet à Jean-Jacques : « Je rêverai à votre lettre. Tenez-vous tranquille à votre Ermitage. Je vous ferai passer mon avis à temps... » Rousseau, entre temps, écrit à Mme d'Epinay une lettre que Grimm intercepte. Mme d'Epinay part pour Genève. Tout va pour le mieux. Alors Grimm éclate : « L'univers saura l'ingrat que vous êtes ! Je ne vous reverrai de ma vie... »

Il n'en fallait pas moins au naïf Rousseau pour être désabusé.

Mais il lui reste ses vrais amis. Saint-Lambert lui écrit une lettre extrêmement aimable et confiante, et Rousseau a honte de cette confiance qu'il sait ne pas mériter. Une transformation s'opère en lui. Et lorsque, le 25 octobre, il reverra Mme d'Houdetot, sa passion désordonnée aura fait place à un calme délicieux. Il veut se racheter envers elle, écrire quelque chose pour elle, lui laisser cette chose précieuse qui est la seule qu'il possède, sa profession de foi ; autre chose encore : un cinquième livre de la Julie, qui ne serait que pour elle. Mais bientôt ces beaux élans retombent. Rousseau s'aperçoit que le fantôme, c'est cette petite personne insignifiante, et non pas *sa* Julie, à laquelle il revient.

Rousseau ne s'était pas rendu compte de la gravité des accusations de Grimm. Il ne voyait là qu'une brouille personnelle. « Il me restait mon Diderot .»

Mais « mon Diderot » va maintenant donner de sa personne. Il vient à l'Ermitage pour tâter Rousseau sur son attitude à l'égard de Saint-Lambert. Rousseau, confiant, lui raconte tout. « J'avais le cœur plein ; je l'épanchai dans le sien. » Diderot proteste de son amitié inaltérable. Mais la lettre qu'il adresse à Grimm, et dont M. Guillemin donne lecture à son auditoire, est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. De plus, il s'empresse d'avertir Mme d'Epinay des griefs de Rousseau. Enfin, Diderot ne manquera pas, à un jeudi du baron d'Holbach, de mettre astucieusement Saint-Lambert au courant de tout ce que Rousseau lui a confié. Saint-Lambert, heureusement, est beau joueur et ne cesse d'en user fort aimablement avec Rousseau.

D'ailleurs, Mme d'Houdetot s'est reprise. Rousseau, de son côté, selon M. Guillemin, tient à se détacher d'elle avant qu'elle ne le déçoive trop. Il se demande s'il l'a vraiment aimée, si ce n'est pas l'amour qu'il a aimé en elle. La lettre du 25 mars 1758 consacre cette rupture sans éclat. Les deux héros de ce pauvre roman en ont laissé des versions divergentes et, l'une comme l'autre, inexactes. Le récit des *Confessions* est réticent, embarrassé, parfois contradictoire. Quant à la thèse de Mme d'Houdetot, si elle a le mérite de la cohérence et de l'invariabilité, elle ne trompe plus personne depuis la publication de la *Correspondance générale*.

Ces deux années passées à l'Ermitage et les épreuves qu'il y subit devaient avoir sur la fin de la vie de Rousseau une profonde influence. Il ne succombera plus, désormais, aux tentations pourtant nombreuses qui l'assailliront. Les attaques de ses ennemis le poursuivront sans trêve ni merci, tandis qu'il continuera à avancer sur le chemin de son perfectionnement intérieur. Sainte-Beuve pensait qu'en vieillissant on durcit à certaines places, qu'on pourrit à d'autres, mais qu'on ne mûrit pas. Rousseau, conclut M. Guillemin, est un homme qui mûrit. Et sa vie, de plus en plus, réalisera, d'épreuves en épreuves, une lente et continuelle ascension.

E. Juillerat.

* * *

Conférence de mise au point de M. le professeur D. van Berchem : *Un témoignage méconnu sur l'attitude des Chrétiens à l'égard de l'Empire: le « de pallio » de Tertullien*, le mercredi 17 mars 1943.

Le sujet pouvait paraître bien spécial ; mais M. van Berchem, sans renoncer à une exégèse adroite et précise, plaça dès l'abord son étude au centre du vaste problème posé par les persécutions chrétiennes. Le culte impérial, en effet, qu'on a cru longtemps à l'origine du conflit entre les chrétiens et l'Etat, n'était pas de caractère obligatoire. C'est bien plutôt le mépris affiché pour l'Empire, assise du paganisme, leur éloignement des charges publiques et militaires qui a rendu les chrétiens suspects aux magistrats et engagea ces derniers à exiger des preuves formelles de loyalisme. Voilà ce qu'il faut avoir présent à l'esprit pour interpréter le *de pallio*.

Le mince opuscule du fameux apologète déroute tout d'abord les commentateurs. Que signifie ce curieux éloge du « manteau », farci de toutes les recettes de la rhétorique, et obscur à force d'ironie et d'hyperboles ? Divertissement littéraire ? Gageure pour prouver aux lettrés de Carthage que douze ans de christianisme militant n'ont en rien diminué la virtuosité verbale de l'auteur ? C'est se méprendre sur la portée de l'écrit et le caractère de Tertullien, qui se tourne toujours plus vers l'austérité et l'ascétisme. Le pallium serait-il donc le symbole de l'humilité chrétienne ? Mais ce vêtement souvent porté par les philosophes ne caractérise ni une condition sociale, ni une nation, ni une secte religieuse.

C'est moins le choix du pallium que l'abandon de la toge qui doit nous retenir. N'est-elle pas le signe par excellence du citoyen romain ? En renonçant à la porter, Tertullien renie son droit de cité ; mais s'il tient à faire connaître son geste ostentatoire, défi aux Carthaginois férus de leurs récents privilèges politiques, il ne peut en donner la raison véritable. Bien plus, les éloges adressés aux institutions impériales ne sont, à y regarder de près, que l'écho parodié des sentences gravées sur les monnaies — l'une des formes de la propagande d'alors. Il s'agit donc d'un véritable pamphlet contre Rome, et dès lors s'expliquent les artifices du style, les équivoques de l'ironie, la bizarrerie des images.

Loin d'être une simple curiosité littéraire ou un accident dans l'œuvre de Tertullien, le *de pallio* constitue un document de plus à verser au dossier du conflit qui opposa le christianisme à la *romanitas*. (Le mot, chose curieuse, apparaît ici pour la première fois, et dans une intention satirique !)

Telle fut la conclusion de l'exposé vivant et plein d'aperçus suggestifs de M. van Berchem qui fut chaleureusement applaudi.

J.-P. Borle.

* * *

Conférence de M. F. Barbey, *Voyageurs de la vieille Suisse*, le lundi 3 mai 1943.

Sur la route d'aujourd'hui, l'automobile, engin représentatif de la vitesse, fait regretter les vieux coches, à lente allure, qui permettaient à leurs occupants de jouir du paysage et, durant les longs arrêts dans les hôtelleries, de prendre contact avec la population. M. F. Barbey a évoqué le souvenir de quelques-uns de ces voyageurs de jadis, dont les récits savoureux font désirer le retour au bon vieux temps.

Voici Casanova, coureur d'aventures galantes à Soleure, puis à Berne l'hôte des sénateurs, hôte inquiétant, faut-il ajouter, et dont le départ cause un soulagement général, masqué sous un cérémonial pompeux.

A. Dumas sait questionner et se révèle excellent narrateur, débordant de verve, observateur sagace, communiquant à ses récits une intensité de vie extraordinaire, preuve en soit celui de la pêche nocturne à la truite près de Bex, devenu sous sa plume alerte un petit drame exquis. A lire encore sa description

impressionnante des échelles d'Albinen près des bains de Loèche. Dumas nous fait vivre ce qu'il a vécu lui-même.

Les immortels *Voyages en zigzag* de Tœpffer n'ont rien perdu de leur pouvoir de séduction, de leur actualité, peut-on dire, vrai réquisitoire contre la vitesse et contre l'industrialisation qui, l'auteur y insiste, massacre le « visage aimé de la patrie » de son temps déjà. Tout imprégné de l'esprit de Genève, Tœpffer fustige avec malice, mais sans méchanceté aucune, au point que ses victimes — mot bien mal approprié — seraient tentées de lui dire leur reconnaissance des rosseries qu'il leur inflige avec tant de bonne grâce. Mieux que tout autre, il découvre son pays et nous le révèle.

E. R.

COLLOQUES

Colloque de grec

Le colloque s'est réuni six fois au cours de l'année. Il se proposait d'éclairer la notion du tragique grec par la comparaison de trois tragédies antiques — *Les Choéphores, Oedipe-roi, Hippolyte* — et de trois drames modernes — *Hamlet, Polyeucte, Iphigénie en Tauride.* Les entretiens ont été introduits par Mme Et. Reymond et M. G. Anex, par Mlle H. Démétriadès et par M. C. Stammelbach, pour les œuvres grecques; par MM. Em. Campiche, Ern. Bosshard et A. Rivier, pour les pièces modernes. Quinze à vingt personnes assistaient à ces séances. L'entretien a été, sinon toujours très ordonné, du moins animé.

La méthode comparative adoptée a donné quelques résultats. Ainsi la complexité psychologique du drame moderne a mis en relief l'extrême simplicité des personnages antiques et montré du même coup que l'intensité tragique n'est pas étroitement liée au développement de la psychologie.

Certains débats se sont rallumés d'un entretien à l'autre. Notamment celui-ci. Le tragique est-il lié à une représentation religieuse de la vie, et à laquelle ? Y a-t-il — peut-il y avoir et y a-t-il en fait — une tragédie chrétienne ? Quelle perspective tragique une religion de salut offre-t-elle au drame ? En quel sens d'autre part peut-on dire que le héros antique, par la réponse qu'il donne au destin qui le frappe, est lui aussi sauvé, ou se sauve lui-même ?...

Peut-être, si le cours de ces entretiens s'était orienté moins exclusivement vers le problème religieux lié au tragique et davantage vers le problème de l'expression esthétique du tragique, serait-il apparu que le vrai « salut » que la tragédie offre à l'homme est la joie de faire, avec la souffrance et la mort inhérentes à sa condition, son œuvre propre, qui est de créer la beauté ?

Je ne dis rien du débat « Euripide », qui ne fut pas le moins aigu. Il vaut la peine de signaler que « le plus tragique des poètes » reste autour des tables du séminaire I ce qu'il était, ce qu'il a voulu être sur les gradins du théâtre de Dionysos : un principe de guerre spirituelle.

A. B.

N. B. — Le colloque de grec de l'hiver prochain portera sur l'explication stylistique de la *Troisième Philippique*. Les personnes qui n'ont pas suivi les entretiens de cette année et qui désirent être convoquées sont priées de s'adresser au secrétaire. (Voir à la dernière page de ce Bulletin.)

Colloque d'anglais

Les séances de l'hiver 1942-43 et de ce printemps furent consacrées alternativement à quelques sujets touchant à Shakespeare, et au poète G.-M. Hopkins (1844-1888).

Le 28 octobre, un dialogue enjoué mit aux prises M. René Rapin qui critiqua sévèrement et M. Ami Henchoz qui défendit bravement la pièce de jeunesse de Shakespeare *The Two Gentlemen of Verona*.

Le 2 décembre M. Bonnard entretint ses auditeurs de G. M. Hopkins, dont il esquissa la vie et caractérisa brièvement l'œuvre difficile.

M. Marcel Monnier présenta, dans la séance du 3 février, le personnage de Falstaff tel qu'il apparaît dans *Henri IV* (1re partie) ; exposé fort bien fait qui donna lieu à une discussion animée.

Le 17 mars et le 7 avril, Mme D. Boudry, Mlles G. Godet et J. Bolomey expliquèrent des poèmes de Hopkins.

Enfin, M. H. Vonder Mühll présenta, le 19 mai, un travail sur *Henri IV* (2e partie) ; il fit un examen vivant des scènes historiques d'une part et du personnage de Falstaff d'autre part. Suivit une discussion courte mais bonne. Le même jour, Mlle P. Aeschlimann résuma l'étude attachante de Morgann sur Falstaff.

D'une manière générale, on put constater que Shakespeare attira au colloque plus de monde que G. M. Hopkins, qui n'intéressa — très vivement d'ailleurs — qu'un petit groupe de « spécialistes ».

D. B.-H.

Colloque de philosophie

Le colloque de philosophie a bénéficié, cette année, d'un ensemble de travaux particulièrement remarquables.

M. le pasteur Gallaz, dans une étude d'une grande richesse, sur *la rationalisation du divin et la souveraineté de Dieu*, nous montra la diversité et la profondeur des courants de la pensée religieuse moderne.

M. Marcel Reymond, apportant ses *Réflexions sur le problème de la culture*, nous présenta un beau travail. Analysant tout d'abord les déviations de la culture, M. Reymond amène à reconnaître que seule la personnalité autonome accède aux valeurs universelles irréductibles : le vrai, le bien, le beau, le divin. Toute possibilité de culture est donc exclue d'une société où règne la contrainte sociale. Après avoir montré le but suprême de la culture, M. Reymond étudie les moyens d'y parvenir et détermine le rôle indispensable qu'elle exerce pour

créer l'ambiance permettant aux créateurs d'être compris et de se comprendre entre eux.

A partir de janvier, dans nos séances mensuelles, M. Frédéric Jaccard, professeur à l'Université de Genève, a bien voulu nous présenter une explication suivie des *Pensées de Pascal* (Livres VII et VIII). Ces leçons, qui attirent un très nombreux auditoire, n'ont modifié en rien les habitudes de notre colloque, car le brillant exposé du conférencier est toujours suivi d'une discussion où chacun peut prendre la parole.

Comme de coutume, nos séances que l'été vient interrompre, reprendront en octobre.

R. Virieux.

Editeur : Imprimerie Centrale S. A., Lausanne.
Rédacteur responsable : Georges Bonnard, Pully.
Impression : Imprimerie Centrale S. A., Lausanne.
Responsable de la partie des annonces : Imprimerie Centrale S. A., Lausanne.